

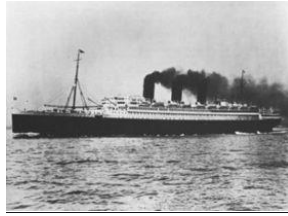
DU CÔTÉ DE CHEZ WILFRED
Série télévisée
Scénario d'André BLANCHARD

ÉPISODE 1

*La normalité est une
route pavée où l'on
marche aisément, mais où
les fleurs ne poussent
pas.*

Vincent van Gogh

1 - EXT. - RIVES DU ST-LAURENT - JOUR.



En lettres blanches sur carton noir : apparaît « 1920 ». Fondu sur...

Par une matinée douce et ensoleillée défilent sous nos yeux les rives du Saint-Laurent, vues d'un navire qui remonte le fleuve. Le tableau est idyllique : des paysans travaillent aux champs, une carriole à cheval cahote sur un chemin de terre en direction d'un village blotti autour de son église. Un peu plus loin des religieux font procession vers la chapelle du couvent qui sonne l'angélus du midi. Sur ces images s'inscrit le GÉNÉRIQUE et l'on entend, très présente, une musique entraînante jouée à la cornemuse et à la guitare.

2 - EXT. PONT DU NAVIRE - JOUR.

Le long de la rambarde du navire (un petit cargo mixte assez vétuste) se pressent les passagers, contemplant de tous leurs yeux le paysage. Ils sont pauvrement vêtus et encombrés de bagages hétéroclites. Visiblement des émigrants de provenances diverses (Europe Centrale, bassin méditerranéen, quelques femmes ont gardé le costume national). Ils regardent avidement la Terre promise.. On s'arrête sur une petite famille, sans doute des Italiens du Sud, l'HOMME en costume de paysan endimanché, la FEMME, jeune encore, avec un foulard noir et un bébé dans les bras, entre eux deux autres enfants aux grands yeux sombres. L'HOMME juche le plus petit sur ses épaules et lui montre quelque chose sur le fleuve. Ravi, le garçonnet fait de grands gestes de la main.

3- FLEUVE - EXT. - JOUR.

On longe une flottille de barques de pêcheurs qui tendent leurs filets. Ils agitent les bras en direction du navire qui répond par un coup de sirène.

4 - PONT DU NAVIRE - EXT. - JOUR.

Deux musiciens, cornemuse et guitare, jouent avec ardeur au pied du mât de charge, en scandant la mesure du talon. Autour d'eux un petit groupe de soldats en uniforme militaire qui tapent dans leurs mains. On les quitte pour aller cadrer la dunette d'où sortent deux hommes qui se dirigent en bavardant vers la rambarde, à travers le pont encombré de colis et de paquetages. L'un est grand, sec et maigre, à l'allure et à la correction toutes militaires. L'autre s'affiche comme un Français d'environ 35 ans (WILFRED), de forte corpulence, vêtu d'un large veston clair un peu voyant déboutonné sur une cravate en bataille.

Ils s'accourent à la rambarde, un peu à l'écart des autres. WILFRED sort un étui de sa poche et le présente à son compagnon.

WILFRED

Cigare ?

LECLERC

Merci. Français ?

WILFRED

Non, belges. Contrebande. (Il lui tend un gros briquet de cuivre.) Du feu ?

LECLERC

Merci bien. (Il examine avec curiosité l'engin et l'actionne : il en jaillit une flamme de fer à souder.) Qu'est-ce que c'est ?

WILFRED

Un souvenir. C'est fait avec une douille de mitrailleuse boche. On fabriquait ça dans les tranchées.

LECLERC

Ça demande du travail, dites donc...

WILFRED

(Reprenant son bien) On a eu tout le temps. Quatre ans.

LECLERC

Ça dû être terrible.

WILFRED

On finit par s'habituer à tout. (Placide, il allume lentement son cigare et souffle une grosse bouffée vers le ciel.) Quand même j'aurais jamais cru..

LECLERC

Que la guerre fût aussi terrible ?

WILFRED

Non. Le ciel bleu, le soleil... Je savais pas qu'il faisait si beau chez vous.

LECLERC

Attendez l'hiver.

WILFRED

C'est aussi terrible qu'on dit ?

LECLERC

Pire. Mais comme vous dites, on finit par s'habituer. Chez nous on dit que l'immigrant qui réussit à passer le premier hiver sans repartir, il reste ici pour toujours. On dit aussi que le froid, c'est quand on l'a dans la tête qu'il fait le plus mal.

WILFRED

Le froid, ça me connaît. Chez nous moins vingt, moins vingt-cinq c'est pas rare avec le vent du nord.

LECLERC

C'est où chez vous ?

WILFRED

Dans les Ardennes, près de la frontière belge. Enfin, c'était. Parce que le village, il en reste rien. Il a été rayé de la carte.

LECLERC

Maudite guerre. (Un temps. Ils fument en silence.) Et alors comme ça.. Qu'est-ce que vous venez faire au Canada ?

WILFRED (laconique)

De la pâtisserie. (Devant l'air étonné de l'autre, il précise.) Je suis boulanger-pâtissier. Enfin je travaillais dans une boulangerie comme apprenti avant la guerre, mais le pain ça m'a jamais botté. Je préfère la pâtisserie. Ma spécialité, c'est les brioches.

LECLERC

Et vous comptez les fabriquer où, vos brioches ?

WILFRED

Euh... Attendez. (Il sort un gros portefeuille, en extrait un papier qu'il déchiffre péniblement.) Au Té-mis-coua-ta..

LECLERC

C'est un bon coin. Un peu éloigné de tout, mais... Je connais bien, ma famille vient de là.

WILFRED

Alors vous connaissez peut-être mon copain. Paul-Emile. Paul-Emile Tremblay. J'ai sa photo.

Il la lui montre. On y voit WILFRED en poilu, posant devant un hôpital de campagne en compagnie de PAUL-ÉMILE, un géant sympathique qui lui entoure les épaules d'un bras et s'appuie de l'autre sur une béquille pour soulager sa jambe plâtrée.

WILFRED

On s'est connu en 17... dans un trou d'obus. L'avait une balle dans la cuisse. Je l'ai ramassé sur mon dos derrière les lignes. Il pesait lourd, le zigue. Depuis il raconte que je lui ai sauvé la vie... Enfin c'est comme ça qu'on est devenu copains. On s'est écrit, il me répétait dans ses lettres t'as plus rien, t'as pas de famille, pourquoi tu viens pas chez nous ? Alors je me suis dit : pourquoi pas le Canada ?

La sirène retentit. On approche de Montréal. LECLERC tend la main.

LECLERC

Alors... bienvenue chez nous monsieur ... ?

WILFRED

McEnroy, Wilfred.. (Devant l'air perplexe de Leclerc.) Oui, je sais, ça ne fait pas très français. Mon père était irlandais.

LECLERC

(Satisfait de l'explication.) Alors, à bientôt, j'espère, monsieur McEnroy.

Des matelots font dégager le pont et rangent les émigrants en file. Bousculade. On retrouve dans la foule la famille italienne aperçue plus haut. L'un des enfants trébuche dans les jambes de WILFRED qui était en train de se retourner. Le PÈRE se précipite et semonce le fautif.

PÈRE (en italien)

Maladroit ! Excuse-toi auprès du Monsieur.
Pardon, Monsieur.

WILFRED (gêné, en italien)

Il n'y a pas de mal, y a rien de cassé.

LECLERC s'interpose.

LECLERC

Allez, ça va, dégagez !

5- BÂTIMENT DES DOUANES - INT. - JOUR.

Un immense hangar, dont une partie sert de lieu de quarantaines pour les animaux.
Dans l'autre partie, de longues files d'émigrants s'étirent sous des pancartes et des affiches qui montrent des ouvriers sur des barrages, des paysans sur des tracteurs et des bûcherons souriant de toutes leurs dents, avec partout l'inscription "WELCOME to CANADA". Sous une de ces affiches, le petit Italien, sa famille pressée autour de lui, tente de s'expliquer avec l'officier d'immigration qui le questionne sèchement.

L'OFFICIER

Do you speak English?

L'HOMME

Si, si... si.

L'OFFICIER

(Il voit bien qu'il n'a rien compris. Avec un épouvantable accent anglais) Vous parlez français ?

L'HOMME

Si, si... si, si...

L'OFFICIER soupire d'un air excédé et se met à tripatouiller les papiers étalés devant lui.

Dans la file à côté, WILFRED, les yeux fixés sur cette petite scène, ne voit pas que son tour est arrivé.

2ème OFFICIER (off)

Your papers, sir!

WILFRED

(Obtempérant) Euh... Pardon.

2ème OFFICIER

Français ? (Il ouvre le passeport.) McEnroy Wilfred, artisan boulanger. Pas très français comme nom ! (Wilfred ne répond que par un sourire.) Vous êtes en visite ?

WILFRED

Jusqu'à nouvel ordre, oui !

2ème OFFICIER

Si vous comptez vous établir au Canada, il vous faudra un permis de séjour. (Il s'empare du livret militaire.) Vous avez fait la guerre dans l'infanterie... Où ça ?

WILFRED

Dans les Flandres.

2ème OFFICIER

J'étais en Argonne. (Il porte la main à sa casquette.) Bienvenue au Canada, Monsieur !

WILFRED passe maintenant à la douane.

LE DOUANIER

Rien à déclarer ? Alcools, parfums ?...

WILFRED

Non...

LE DOUANIER

Qu'est-ce que vous avez là-dedans ?

On remarque alors que WILFRED porte à la main une petite mallette en bois verni avec un fermoir en cuivre, et qui paraît très lourde.

WILFRED

(Innocent.) Ça ?... Des boules. Oui, pour jouer aux boules... (Geste. À l'évidence, le douanier ne connaît pas.) C'est un cadeau pour un ami.

LE DOUANIER

Ouvrez.

WILFRED

Mais...

LECLERC (off)

Ça va, je connais Monsieur. Tout est en règle.

LE DOUANIER

Dans ce cas...

WILFRED se retourne sur LECLERC qui l'entraîne vers la sortie.

WILFRED

Dites donc, vous avez de l'influence ici.

LECLERC

Disons que je suis connu.

Ils aperçoivent le petit Italien encadré par deux agents et suivi par sa famille en larmes.

WILFRED

Qu'est-ce qu'ils vont en faire ?

LECLERC

Vous mêlez pas de ça. Leurs papiers ne doivent pas être en règle. Pas étonnant, ils ne savent

ni lire ni écrire. C'est d'une tristesse. Ils vont probablement être retournés d'où ils viennent. Depuis la guerre on est envahi par ces gens-là.

WILFRED

Ils n'ont pas l'air très méchants.

LECLERC

(Comme s'il n'avait pas entendu) Bon. Alors, j'ai fait passer vos bagages en franchise. Une chance pour vous, parce qu'avec tout votre attirail vous étiez encore là la semaine prochaine.

Ils se serrent la main.

WILFRED

Merci pour tout.

LECLERC

N'oubliez pas : Gare Centrale, et là vous prenez le train pour Rivière-du-Loup. À mon prochain passage dans le coin, j'irai vous voir.

WILFRED

Avec plaisir. Merci encore.

LECLERC

Bonne chance.

WILFRED jette un dernier coup d'œil sur le petit émigrant italien, dans un coin, serrant sa famille autour de lui. Il est ramené à sa situation lorsqu'arrivent deux préposés tirant chacun un chariot soutenant une trentaine de bagages et boîtes de toutes sortes. Il pose sa petite mallette sur le seul petit espace disponible d'un des chariots.

6 - WAGON DE CHEMIN DE FER - INT. - JOUR.

Le train traverse une forêt touffue. Des ombres et des rayons de soleil alternent sur le visage de WILFRED assis contre la vitre. Tranquille, bien calé sur son siège, il fume paisiblement un cigare, les yeux fixés devant lui. On aperçoit sur ses genoux la petite

mallette de bois, toujours soigneusement fermée.
La bouche de WILFRED exhale un beau rond de fumée qui traverse lentement l'espace qui le sépare d'un SÉMINARISTE assis sur la banquette d'en face. Sans lever les yeux de son bréviaire, le SÉMINARISTE tousse ostensiblement.

WILFRED

(Très poli) La fumée vous incommode,
Monsieur ?

LE SÉMINARISTE

...

WILFRED

(Même jeu, il sort une petite boîte de sa poche)
Un cachou ? C'est très bon contre la toux.

LE SÉMINARISTE

(Sèchement) Non merci. (Il tousse de plus belle.)

WILFRED

(Rempochant sa boîte) Continuez à tousser, ça ne me dérange pas.

Le SÉMINARISTE lui lance un regard noir et change ostensiblement de place. WILFRED allonge confortablement ses jambes et jette un regard autour de lui. Dans le wagon, des voyageurs de condition modeste, et des enfants, beaucoup d'enfants qui jouent, se chamaillent, grimpent sur les banquettes.

Une maman rassemble sa progéniture autour d'un panier-repas. Pour distribuer plus commodément les sandwiches, elle dépose son petit d'un an dans les bras d'un Amérindien qui se tient droit et impassible à l'extrémité de la banquette.

WILFRED sourit devant le tableau que forment le grand Indien malécite¹ et l'enfant blanc qu'il tient sur ses genoux, avec un air de grande noblesse.

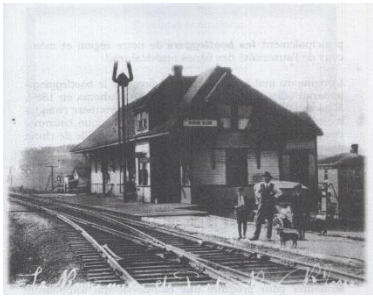
Il tourne son visage vers la fenêtre au moment où le train longe le fleuve.

¹ ... que nous reverrons au campement des Amérindiens plus tard.

7 - PAYSAGE - EXT. - SOIR.

Le soleil se couche sur une plaine immense que traverse, au loin, le train avec de grands cris déchirants.

8 - GARE - EXT. - MATIN.



2

Dans un nuage de vapeur, avec d'horribles grincements, le train ralentit en s'approchant de la petite gare de Rivière-du-Loup. Le MÉCANICIEN saute de sa locomotive, en marche, à la hauteur du CHEF DE GARE qui regarde la machine s'arrêter, seule, – un peu plus loin, en haletant.

LE CHEF DE GARE

Un jour, ta machine va faire un "come back",
pis va repartir. Tu vas avoir l'air ben fin.

LE MÉCANICIEN

Ben non ! Ça fait vingt ans que je la chauffe.
Inquiète-toué pas. Je sais comment la partir
et je sais où elle va s'arrêter. J'la connais
comme si c'était ma femme. (Rires gras)

LE CHEF DE GARE

Qui c'est celui-là ?

Ce qu'il vient d'apercevoir : WILFRED debout sur le quai à l'autre bout du convoi, surveillant le débarquement de ses bagages que deux employés descendent du fourgon. Il gesticule, donne des ordres, tourne en rond autour des deux hommes, et ne fait qu'ajouter à la confusion.

² OUELLET Francine; LES CHRONIQUES D'ALFRED; juillet 2019, p. 17

WILFRED

Par ici... Doucement, c'est fragile... Attention,
bon sang ! Là, là... là.

Le CHEF DE GARE s'approche et considère pensivement la montagne de malles, cantines et valises gonflées qui s'amoncellent sur le quai.

LE CHEF DE GARE

C'est à vous tous ces bagages ?

WILFRED

...

LE CHEF DE GARE

Et comment que vous comptez charrier tout ça ?

WILFRED

(Il regarde autour de lui) Ben... On devait venir me chercher, mais...

LE CHEF DE GARE

Bah... Ça devrait pas tarder. C'est que les chemins sont mauvais en cette période de l'année. (Voyant que son interlocuteur lève un regard étonné vers le ciel serein, il corrige.) En fait, ils sont mauvais tout le temps ! Bon. Faudra pas m'encombrer le quai, hein ? (Off, la locomotive lance un coup de sifflet impatient.) Vas-y, vas-y ! (Il agite son drapeau.)

Le train s'ébranle avec une violente secousse, dans un nuage de fumée.

Un peu plus tard.



3

³ <https://www.sudouest.fr/2016/06/30/sommes-nous-indifferents-face-aux-enfants-pauvres-la-preuve-avec-cette-video-2419552-5458.php>

Une ambiance très "western". Le soleil, déjà haut, tape dur sur le quai vide, la gare déserte et les rails luisants. La musique lancinante d'un harmonica, venue d'on ne sait où, ajoute encore à l'impression de chaleur et de solitude. Au beau milieu du quai, la silhouette abandonnée de WILFRED, assis sur une caisse au pied de sa montagne de bagages.

Il a retiré sa veste et retroussé ses manches de chemise. Il repousse son chapeau en arrière pour s'éponger le front avec un grand mouchoir à carreaux. La musique s'arrête abruptement.

Une petite fille, ROSIE, s'approche, cachée dans l'ombre sous l'auvent de la gare. Elle a un visage marqué par la pauvreté, des cheveux trop longs qui lui tombent sur le front en désordre. Elle reprend son air d'harmonica en fixant WILFRED de ses yeux nerveux.

WILFRED fouille dans une de ses poches, en sort sa petite boîte à cachous, l'ouvre et la tend en direction de l'enfant avec un bon sourire.

L'enfant continue à jouer. Ses yeux se remplissent de crainte et d'interrogation.

WILFRED referme la boîte et la lui lance.

Elle tombe à ses pieds. Comme un petit animal, elle bondit, s'en empare, et disparaît à l'intérieur de la gare.

Le silence, la chaleur. Toujours le quai désert, encore plus vide depuis le départ de l'enfant..

Soudain une série de détonations ! WILFRED saute sur ses pieds, et, terrorisé, regarde autour de lui (pour un peu il porterait la main à la hanche..).

L'origine de la pétarade s'explique à l'approche d'une antique "Ford T" qui vient en cahotant se ranger près de la gare et s'immobilise dans une dernière explosion. Un bras sort de la portière en faisant des signes, et aussitôt un grand gaillard met pied à terre en riant. C'est PAUL-ÉMILE, l'homme qu'on a vu sur la photo.

La scène des retrouvailles est vue de loin, car il n'est pas besoin de dialogue pour exprimer la joie des deux participants, que les prises de main et les tapes dans le dos rendent suffisamment éloquente.

Les effusions terminées, PAUL-ÉMILE entraîne WILFRED vers un beau jeune homme de 17 ans qui se tient à proximité de la voiture.

PAUL-ÉMILE

Celui-là, c'est Paul-Emile, mon aîné.

(Solenne) Mon fils, serre la main de celui qui a sauvé la vie à ton père.

PAUL-ÉMILE FILS

Enchanté. J'ai beaucoup entendu parler de vous, Monsieur McEnroy.

Un énorme bonhomme, à l'allure tout aussi bienveillante qu'un tank qui vous fonce dessus, s'extirpe de derrière le volant de la "Ford T" et s'avance avec un large sourire. Le fait qu'il soit albinos ne le rend pas davantage rassurant.

PAUL-ÉMILE

Ah, voilà Big John.

WILFRED

(Portant la main à son chapeau) Ravi de vous connaître, M'sieur Big John.

BIG JOHN

(Hilare) Alors, c'est vous le français ? (Aux autres) Y z-ont pas l'air si différent de nous autres...

PAUL-ÉMILE

Bon, c'est pas tout ça, où sont tes bagages ?

WILFRED (interloqué)

Ben...

PAUL-ÉMILE suit son regard et émet un sifflement.

BIG JOHN

(Perdant subitement son sourire) Alors oui, là, y a une sacrée différence !

PAUL-ÉMILE se retourne vers le CHEF DE GARE.

PAUL-ÉMILE

Roger ? Bert est dans le coin ?

9 - VOITURE - EXT. - JOUR.

On est serré sur le toit de la voiture qui plie sous la charge monumentale d'un empilement de malles et de cantines qui tressautent aux cahots du chemin. On élargit pour découvrir d'autres bagages accrochés partout où c'est possible - et même où ça ne l'est pas, - sur le capot où on a laissé qu'un passage pour que BIG JOHN puisse

voir la route, sur les ailes, sur les pare-chocs. Des valises sont suspendues aux portières ou fixées sur les marchepieds par un système compliqué et ingénieux de cordes et ficelles. Ainsi ceinturée, la "Ford T" a une allure de véhicule blindé. Tout cela bringuebale, grince, oscille, frémit, et menace de verser au moindre tournant. On élargit encore pour découvrir la voiture, roulant, de plus en plus lointaine, dans un paysage à demi sauvage de bois, de prairies et de lacs, avec quelques rares parcelles en cours de défrichage.

10 - VOITURE - INT. - JOUR.

Étreignant le volant de ses deux larges pognes, BIG JOHN, le visage blanc de poussière et les yeux protégés par de grosses lunettes d'aviateur, ressemble à un zombie fraîchement sorti de la tombe. À côté de lui, PAUL-ÉMILE, sur le siège arrière WILFRED, serrant contre lui sa précieuse mallette, et PAUL-ÉMILE FILS qui disparaît à demi derrière un énorme sac de voyage.

PAUL-ÉMILE se retourne vers WILFRED, avec un geste ample pour désigner le paysage, et hurle pour couvrir le vacarme.

PAUL-ÉMILE

Alors ? Comment trouves-tu ça ?

WILFRED

(Admiratif.) C'est vaste !

PAUL-ÉMILE

Hein ?

WILFRED

Y a de la place... On s'empile pas les uns sur les autres, chez vous.

La voiture longe un petit lac enchâssé entre les sapins. WILFRED regarde de tous ses yeux.

WILFRED

C'est beau...

PAUL-ÉMILE

Hein ?

WILFRED

Il est joli le petit lac !

PAUL-ÉMILE

Y en a des milliers par ici. Comme qui dirait, un par habitant. Chez nous tout le monde a son lac !

WILFRED

Oh regardez ! Un lapin !

Serré sur BIG JOHN qui fait une mimique éloquente : ils sont fous, ces Français !

Le regard de WILFRED se porte sur une hutte faite de branches et de roseaux, de pancartes publicitaires, recouverte de tourbe que toute une végétation a envahi.

PAUL-ÉMILE

C'est la maison de notre Tchétché national. Tu devrais le rencontrer à un moment ou à un autre.

11 - CHEMIN - EXT. - JOUR.

À un tournant du chemin, quelques paysans, armés de pelles et de pioches, travaillent à élargir la chaussée sous la conduite d'un VICAIRE qui, manches et soutane retroussées, dirige activement les travaux. Sur le talus, deux robustes gaillards attaquent à coups de hache un arbre centenaire qui penche dangereusement..

Le VICAIRE, du geste et de la voix, dirige l'opération. Un terrible tintamarre précède l'arrivée de la "FORD T" qui surgit en dévalant la pente dans un nuage de poussière. Panique sur le chantier. Le VICAIRE s'avance héroïquement à la rencontre du bolide en écartant les bras, les hommes, moins téméraires, lâchent les cordes qui maintenaient l'arbre et s'égaillent dans toutes les directions.

12 - VOITURE - INT. - JOUR.

On ne distingue pas grand-chose à travers le pare-brise couvert de poussière, sinon que le danger se rapproche rapidement... BIG JOHN écrase, sans aucun résultat, la pédale du frein... tandis que grandit la vision de l'arbre qui amorce sa chute

dans un terrifiant ralenti...

PAUL-ÉMILE

(Hurlant.) Vas-y ! Fonce !

Plan flash sur la silhouette du VICAIRE qui se jette de côté pour éviter la collision, et déjà la voiture se rue à la rencontre de l'énorme tronc...

13 - CHEMIN - EXT. - JOUR.

... sous lequel elle passe en trombe, juste avant qu'il ne s'abatte en travers de la route dans un choc qui ébranle le sol !

14 - VOITURE INT. - JOUR.

WILFRED, les yeux encore écarquillés de frayeur, se retourne pour considérer à travers la lunette arrière le péril auquel il vient d'échapper... et distingue à travers la poussière...

15 - CHEMIN - EXT. - JOUR.

... le VICAIRE planté au milieu du chemin, maintenant tout blanc comme un pierrot, qui agite les bras en direction du véhicule dans un geste d'imprécation.

16 - VOITURE - EXT. INT. - JOUR.

Le bouchon du radiateur d'où s'échappe un nuage de vapeur.

La "Ford T" grimpe au pas une côte abrupte, en grondant et en gémissant.

Une petite troupe d'Amérindiens descend tranquillement la pente, à pied, à la rencontre de la voiture. Ils sont armés de vieux fusils de chasse, deux d'entre eux portent un daim lié par les pattes à une longue perche.

Ils passent sans daigner jeter un coup d'œil à la guimbarde qui, à bout de force, s'immobilise après plusieurs secousses en plein milieu de la cote.

WILFRED est pratiquement nez à nez avec VIEUX RENARD, le chef, qui ferme la marche. C'est un ancêtre au visage tout ridé avec, dans le regard, ce mélange de timidité et de dignité particulier aux Amérindiens. Il est le seul à arborer une plume, en souvenir de

l'ancien temps.. Il salue WILFRED qui, très impressionné, lui rend gauchement son salut.

Voilà que la voiture se met à reculer, doucement d'abord, ce qui a pour effet d'arracher WILFRED à sa contemplation.

WILFRED

Hé là, qu'est-ce qui se passe ?

BIG JOHN

(Grommelant) On est trop chargé.. elle en peut plus.

Il se retourne pour contrôler la marche de la voiture qui prend de la vitesse à reculons, WILFRED sourit devant tant d'inattendus.

PAUL-ÉMILE

(Rassurant.) La vitesse avant ne suffit plus.
On va grimper avec la traction arrière.. plus puissante.

D'un brusque coup de volant BIG JOHN braque carrément sur la droite, et les passagers sont précipités les uns sur les autres, y compris WILFRED qui se cramponne désespérément à sa mallette.
La "FORD T", entraînée par le poids des bagages, menace de se coucher sur le côté, et retombe miraculeusement sur ses quatre roues, le capot tourné dans l'autre direction !

Dans un horrible craquement, BIG JOHN passe le bras de transmission sur la marche arrière..

... et la voiture recommence à grimper vaillamment la pente, repassant devant les Amérindiens complètement indifférents à cet exploit mécanique.

17 - PAYSAGE - EXT. - JOUR.

Un paysage calme avec une ferme au loin. Au premier plan des champs cultivés, une prairie avec des vaches paisibles. Des chants d'oiseaux. Tout est tranquille, serein.

18 - FERME DE PAUL-ÉMILE - EXT. - JOUR.

La ferme : une belle maison québécoise contemporaine, avec une galerie en façade. Derrière, l'étable, la laiterie, les granges. La première chose qui saute aux yeux, c'est la propreté méticuleuse des lieux.

Deux jeunes garçons sortent de la maison en portant un vieux fauteuil et traversent l'allée de gravier en direction d'une cabane en rondins nouvellement construite de l'autre côté de la cour. Devant la porte de la cabane, une fillette d'une dizaine d'années tient un bébé dans ses bras. À la fenêtre, on aperçoit la femme de PAUL-ÉMILE, CLAUDINE, en train de poser aux carreaux de beaux rideaux d'un jaune vif.

CLAUDINE

Dépêchez-vous, ils ne vont plus tarder.

Les garçons entrent avec le fauteuil (on reste à la porte), et l'installent devant la table de sapin, entre le lit et le poêle à bois. Le plus petit se tourne vers sa mère.

MARC

Dis-donc, maman.. Il parle comme nous autres le français ?

CLAUDINE

Évidemment. Il parle français.

MARC

Papa dit qu'il a un drôle d'accent...

CLAUDINE

En France on dirait autant de toi. Allez, va voir sur le chemin s'ils arrivent. Je me demande bien ce qu'ils fabriquent.

19 - VOITURE - INT. EXT. - JOUR.

On traverse une plate étendue de champs cultivés. WILFRED regarde l'heure à sa montre.

WILFRED

C'est encore loin ?

PAUL-ÉMILE

On approche, encore 5 miles et on y sera.

WILFRED

(Regardant autour de lui.) C'est de la bonne terre ici, hein...

Un boucan se fait entendre et BIG JOHN passe la tête par la fenêtre pour constater ce qui s'en vient.

Tout le monde se retourne. Le spectacle en vaut la peine !

Une charrette à quatre roues, tirée par deux splendides chevaux noirs et conduite à fond de train par une religieuse en cornette s'apprête à doubler la "Ford T" par la droite.

BIG JOHN

Tiens, devinez qui s'en vient ? Elle a toujours le diable aux fesses, celle-là...

PAUL-ÉMILE

(Alarmé.) Tasse-toi, Big John, tasse-toi !

Mais BIG JOHN ne l'écoute pas. Il rabat sur ses yeux ses lunettes d'aviateur, étreint à deux mains le volant et écrase l'accélérateur en grondant d'une voix rageuse...

BIG JOHN

Cette fois elle m'aura pas, la vlimeuse ! On va voir qui cé qu'est le meilleur !

La "Ford T" prend de la vitesse, en craquant et vibrant de toute sa carcasse. WILFRED n'est pas au bout de ses surprises. Les deux véhicules sont roue dans roue. BIG JOHN profère d'horribles jurons en bourrant son volant de coups de poing. Amusé, WILFRED ouvre de grands yeux devant l'étonnant tableau de la religieuse debout sur la charrette et fouettant à tour de bras l'attelage, la robe plaquée contre le corps et le voile flottant au vent. En croisant à travers la portière le regard ébahi du Français, elle éclate de rire en cravachant les chevaux de plus belle. Tantôt l'attelage gagne sur l'automobile, tantôt, grâce aux efforts désespérés de BIG JOHN qui écrase de tout son poids la pédale au risque de crever le plancher, c'est l'automobile qui a l'avantage. Engagé involontaire dans cette course digne de BEN-HUR, WILFRED, ballotté en tous sens, se cramponne comme il peut... mais est surtout inquiet pour sa petite mallette.

20 - FERME DE PAUL-ÉMILE - EXT. - JOUR.

Le jeune MARC traverse la cour en courant.

MARC

Les voilà ! Les voilà !

Les autres enfants sortent d'un peu partout et se rassemblent sur la galerie auprès de la mère. Tous prêtent l'oreille. On n'entend rien...

CLAUDINE

On n'entend rien.

LA FILLETTE

(Haussant les épaules) Il a rien vu, c'est certain.

MARC

Si, je les ai vus ! Y'étaient à la hauteur du grand pré.

LA FILLETTE

Alors comment que ça se fait qu'ils soient pas là, hein ?

Un temps d'attente. Enfin, par-dessus le champ de maïs, le toit chargé de bagages de la voiture de BIG JOHN qui arrive. Lentement. Très lentement... La voiture tourne dans l'entrée, et on a tout de suite l'explication. Du capot s'élève un mince filet de fumée noire et l'on aperçoit BIG JOHN et les deux PAUL-ÉMILE, transpirant et poussiéreux, qui poussent le lourd véhicule, WILFRED au volant. De loin, on les entend qui continuent à se disputer. Et plus près...

PAUL-ÉMILE

Bonyeu, Big John ! Tu te fais toujours prendre à son jeu. T'aurais pu ralentir.

BIG JOHN

Si le moteur avait pas cassé, je l'aurais eue.

PAUL-ÉMILE

C'est pas un char de course que t'as.

CLAUDINE

(Amusée) Y sont fous, ces hommes !

Sur le siège avant, WILFRED, très digne (en tant qu'invité les autres n'ont pas voulu qu'il pousse). Un dernier effort et la voiture s'immobilise devant la maison. PAUL-ÉMILE ouvre la portière.

PAUL-ÉMILE

Ben... on est arrivé, ça y est.

WILFRED met majestueusement pied à terre (très Roi Soleil descendant de son carrosse) devant les enfants qui ouvrent de grands yeux.
PAUL-ÉMILE présente "son" petit domaine.

PAUL-ÉMILE

Ma maison, mes enfants... ma femme !

WILFRED ôte cérémonieusement son chapeau devant CLAUDINE qui se tient sur les marches de la galerie, un peu intimidée, avec son bébé d'un an dans les bras.

WILFRED

C'est... Claudine ?

PAUL-ÉMILE

Eh oui, c'est Claudine.

WILFRED

Paul-Emile m'a souvent parlé de vous, Madame.
Et mon imagination travaillait... à la recherche d'une image lointaine... bien indigne, je dois l'avouer, de celle que j'ai maintenant devant moi.

CLAUDINE

(Rougissant) Oh, Monsieur McEnroy...

WILFRED

Appelez-moi Wilfred.

MARC

(À voix basse, tirant la jupe de sa mère)
Maman, tu vois qu'i parle pas comme nous...

PAUL-ÉMILE

Silence ! (Il siffle) Tous en rang !

Les enfants s'alignent par rang de taille, et PAUL-ÉMILE fait les présentations.

PAUL-ÉMILE

Tu connais déjà Paul-Emile... Raymond, Francine, Marc... les jumelles... (Il a un trou de mémoire devant les deux petites filles, rigoureusement identiques, et qui sourient d'un air espiègle.)
Euh...

JEANNE

Moi, c'est Jeanne.

ALICE

Moi, c'est Alice.

CLAUDINE

(Désignant l'enfant qu'elle a dans les bras) Et ça, c'est le petit dernier... Wilfred.

PAUL-ÉMILE

(Il insiste, sourire radieux aux lèvres) Wilfred.

WILFRED

Wilfred ?

PAUL-ÉMILE

C'est celui que j'ai fait à mon retour.

CLAUDINE

(Doucement) Grâce à vous, Monsieur Wilfred.

WILFRED

(Confus) Oh, Madame...

Elle lui tend le bébé qu'il prend gauchement dans ses bras.

WILFRED

Alors te voilà... Hé, tu es tout chaud ! Et puis tu sens bon, m-mm-m... tu sens bon comme le bon pain ! On dirait qu'il sort du four, hein ?

Tout le monde rit.

21 - CABANE DE WILFRED - INT. /EXT. - JOUR.

WILFRED défait une de ses valises, aidé par CLAUDINE qui range les vêtements dans la garde-robe. Par la porte, on aperçoit les enfants qui déballent la voiture, les plus petits faisant leur possible pour aider au transport des bagages. PAUL-ÉMILE entre, chargé d'une lourde malle qu'il dépose dans un coin.

WILFRED

Ce qui arrivera par la suite, il faudra les entreposer ailleurs.

PAUL-ÉMILE

Alors, t'aimes-tu ça ?

WILFRED

Ah oui c'est bien, c'est... (Regard autour de lui.) c'est rustique, mais c'est... (Il cherche le mot.) ... confortable.

PAUL-ÉMILE

Dès qu'on a su que tu venais ici, mon gars pis moi, on s'est tout de suite mis à l'ouvrage. Tu vas être tranquille ici.

CLAUDINE (off)

Et ça, je le range où, Monsieur Wilfred ?

Elle tient à la main un petit paquet joliment emballé.

WILFRED

(Jouant la surprise), Mais qu'est-ce que ça fait là ? ... C'est pas à moi, ça... (Il fait un clin d'oeil à Paul-Emile.) Ouvrez-le, faut voir ce que c'est.

PAUL-ÉMILE

Mais oui, ouvre-le.

Confuse, CLAUDINE défait le ruban. Insert sur le paquet qu'elle finit d'ouvrir. C'est un flacon de parfum "Soir de Paris".

CLAUDINE

Oh, Monsieur Wilfred, fallait pas...

PAUL-ÉMILE

Fais sentir... (Il retire le bouchon et renifle.) Oh, oh! ...

WILFRED

Ça te rappelle des souvenirs, hein ? ...

Mine offusquée de PAUL-ÉMILE. WILFRED se marre.

WILFRED

Attends un peu, j'ai quelque chose pour... Où je l'ai mise ? ... (Inquiet.) Vous avez pas vu ma petite mallette ?

Angle sur les petites JUMELLES qui portent - qui traînent plutôt - la lourde petite mallette de bois.

WILFRED

Bon Dieu ! Attention les enfants ! ... C'est fragile !

Il se précipite pour récupérer le précieux objet, le ramène en montrant tous les signes d'un vif soulagement, et le pose avec précaution sur le lit.

WILFRED

(À Paul-Emile) C'est pour toi, mon vieux.

PAUL-ÉMILE

Qu'est-ce que c'est ?

WILFRED

Ouvre.

Tous les enfants se sont groupés autour du lit et se bousculent pour voir.

WILFRED

(Off) Fais attention. Fais doucement. C'est très fragile ...

CLAUDINE

Les enfants, écarter-vous.

PAUL-ÉMILE soulève le couvercle et l'émerveillement s'étale sur son visage. Il en a la voix coupée, il ne sait plus quoi dire...

PAUL-ÉMILE

(Suffoqué.) Oh!

WILFRED (off)

J'ai récupéré ça dans un dépôt de l'armée.

PAUL-ÉMILE

(À son fils) Paul-Emile, tu sais ce que c'est ? (Il annonce fièrement.) Grenade offensive allemande modèle 1917 !

PAUL-ÉMILE

(Du fond du cœur) Merci, Wilfred.

En tremblant légèrement, la main de PAUL-ÉMILE s'approche des inestimables grenades (il y en a une demi-douzaine, couchées sur un lit de ouate, soigneusement astiquées : de vrais bijoux), les caresse du bout des doigts, en soulève une...

WILFRED le regarde anxieux, comme s'il faisait un exercice périlleux.

WILFRED

Attention, Paul-Emile ... ne la secoue pas, bon Dieu ! ... Ça part comme un rien, ces trucs-là ... Ah, qu'est-ce qu'il va me faire, bon Dieu ! Passe-la-moi, passe-la ... Merde !

Une énorme explosion sature la bande-son, tandis qu'on coupe brutalement sur...

22 - CHAMP DERRIÈRE LA FERME - EXT. - SOIR.

... l'image blanche d'une explosion qui remplit l'écran. Une pluie d'éclats, un nuage de poussière, de la fumée qui se dissipe lentement... et on aperçoit la carcasse noircie d'un épouvantail déchiqueté planté au milieu du champ. Quelques lambeaux de vêtements brûlent ...

Tout autour l'herbe est roussie et deux ou trois poules à moitié déplumées gisent, les pattes en l'air. Le duvet et les plumes retombent lentement sur ...

... WILFRED et PAUL-ÉMILE à plat ventre derrière un talus. Ils se regardent, l'air mi-effrayé, mi-excité.

PAUL-ÉMILE

Ben, mon vieux ...

WILFRED

Ça pète sec, hein ?

PAUL-ÉMILE

(Il en redemande) On en tire une autre ?

WILFRED

Hé ! Hé ! Assez d'émotions pour
aujourd'hui ! (Il se relève en
s'époussetant.) On s'y habitue jamais dans
le fond ...

VOIX D'ENFANT (off)

Pôpa !

Ils se retournent. Le petit MARC se tient prudemment à l'entrée
du champ et fait de grands signes.

MARC

Pôpa, maman, elle veut que t'arrêtes ! À
dit que le souper est prêt !

WILFRED

Ah, ça tombe bien, j'ai une de ces faims,
moi.

En se levant, ils aperçoivent un chariot tiré par un cheval, bondé
de valises, qui arrive conduit par BERT.

PAUL-ÉMILE

Tiens ! Voilà le reste du matériel. (Un
temps.) Tout ce bagage signifie que tu as
tourné la page. (Signe de la tête de
Wilfred) J'en suis très heureux. (Ils se
dirigent vers la maison) On s'occupera de
tout ça après.

23 - SALLE A MANGER - INT. - SOIR.

Toute la famille est à table, avec BERT en supplément. PAUL-ÉMILE,
comme le veut la tradition, est à une extrémité. CLAUDINE, à
l'autre... celle qui lui permet de se lever sans déranger tout le
monde.

WILFRED, lui, trône bien au milieu. On imagine que le choix de sa
place a fait l'objet de longues négociations, tous les enfants
désirant être assis à côté de lui. Pour le moment un grand silence
règne autour de la table, et WILFRED a pris la position de
circonstance pour écouter, l'air confit, PAUL-ÉMILE qui égrène le
bénédictine. Comme il s'agit visiblement pour lui d'un moment dur à
passer, il ne peut s'empêcher de faire des grimaces, ce qui

26

n'échappe pas à son voisin, le petit MARC, qui a toutes les peines du monde à s'empêcher de rire...

PAUL-ÉMILE remplit généreusement les assiettes, à commencer par celle de WILFRED qui, vu son statut d'invité, se voit servi le premier - à ras bord.

WILFRED s'attarde à identifier les ingrédients du ragoût en dégageant les pommes de terre et les carottes du morceau de viande qui baigne dans le jus. Il en coupe un petit bout, le porte précautionneusement à sa bouche, et croise le regard amusé de PAUL-ÉMILE qui guette sa réaction.

WILFRED

Qu'est-ce qu'y a ?

PAUL-ÉMILE

Rien, rien.

Méfiant, WILFRED goûte du bout des dents et arbore un air perplexe.

WILFRED

Qu'est-ce que c'est ?

PAUL-ÉMILE

Devine.

Tous les yeux sont fixés sur WILFRED qui mastique, réfléchit... grimace.

WILFRED

Ça ressemble à du lapin, mais ça a goût de poisson.

PAUL-ÉMILE

C'est bon, hein ?

WILFRED

...

PAUL-ÉMILE

C'est du castor !

WILFRED avale et manque de s'étrangler.

CLAUDINE

Vous avez pas souvent l'occasion d'en manger chez vous, Monsieur Wilfred. Profitez-en.

Courageusement, WILFRED prend une bouchée et reconsidère la question.

WILFRED

C'est... curieux. Oui, ça c'est... c'est pas mal, hein, c'est... Pas mal. Enfin, c'est assez spécial, hein ? Y a pas d'autre mot... (Courageusement.) Mais c'est mangeable, hein, c'est... On a connu pire dans les tranchées... (Il avale. Soulagé.) Mangeable. (Il s'essuie la bouche.) Mais ça donne soif... Y aurait pas un coup à boire ?

CLAUDINE passe derrière lui et lui remplit son verre.

CLAUDINE

C'est du bon lait de notre ferme... Encore tout chaud du pis de la vache.

Cette fois c'en est trop, et WILFRED se sent tout retourné.

WILFRED

Euh... Je voudrais pas abuser, mais ... sur la viande je préférerais quand même un petit peu de vin ... rouge... de préférence.

Le sourire de PAUL-ÉMILE est tombé. Le silence aussi. Le petit MARC, la grande gueule, attend la réponse de ses parents ... qui ne vient pas.

MARC

C'est quoi du "vain", pôpa ?

LES JUMELLES (en chœur)

C'est quoi, du "vain", pôpa ?

PAUL-ÉMILE

C'est ce que Monsieur le Curé boit le dimanche à la messe.

MARC

Il est curé, le Monsieur françâ ?

PAUL-ÉMILE

Non, mais dans son pays, ils ont le droit de boire du vin comme Monsieur le Curé... Tais-toi et mange.

Le silence retombe et WILFRED attend toujours.

WILFRED

(Il touse discrètement) Je voudrais pas avoir l'air d'insister, mais... hum ?

PAUL-ÉMILE

(Il parle très vite) Y a pas de vin dans la région, c'est interdit.

WILFRED le regarde avec des yeux ronds, la fourchette en l'air.

WILFRED

Interdit ? Comment ça, interdit ?

PAUL-ÉMILE

Y avait trop d'ivrognes depuis la guerre, surtout avec les immigrants. Alors y en a qu'ont pensé que ce qui se passait à côté, aux États-Unis, c'était une très bonne chose... Ils ont fait une loi qui permet aux municipalités d'interdire la vente et la consommation d'alcool... Toute la région a voté pour... sauf notre village, mais comme c'est une histoire de comté, c'est le sec ici aussi.

WILFRED

(Incompréhension totale), Mais le vin ? Pas le vin tout de même !

PAUL-ÉMILE

(Impitoyable) Toutes les boissons qui contiennent plus de zéro virgule cinq pour cent d'alcool.

WILFRED

(Effondré) Zéro virgule ... Ah, les vaches !
(Expression qui fait pousser un petit rire de Marc.) Tu m'avais jamais dit ça !

PAUL-ÉMILE

Ça m'a échappé, c'est un détail.

WILFRED

C'est un détail... C'est vrai, ça, c'est un détail... (Héroïquement il empoigne le verre de lait, le lève.) Eh bien, à votre santé !

Dans le même élan, il avale plusieurs gorgées et reste là, le verre à moitié plein à la bouche, quelques instants. Tout le monde le regarde. Faut ce qu'il faut ... il termine rapidement, mais péniblement son verre qu'il pose nerveusement sur la table. Il a une moustache blanche sur la lèvre.

CLAUDINE

(À son mari, timidement) Tu pourrais peut-être demander à Monsieur le Curé qu'il fasse une exception dans son cas.

PAUL-ÉMILE

Peut-être. (Il hoche la tête.) C'est vrai que c'est une coutume ancestrale dans son pays... et c'est permis par la religion catholique là-bas. Ça devrait être un bon argument.

CLAUDINE

(Toute souriante) Vous reprendrez bien un peu de viande, Monsieur Wilfred ?

Sourire forcé de WILFRED.

24 - INT. CABANE DE WILFRED - TAPIN.

Tête de WILFRED dans la pénombre. Il dort d'un sommeil agité. Sa tête va d'un bord à l'autre de l'oreiller. Il gémit.

WILFRED

Non... non... (Il se réveille en sursaut, se dresse à demi et hurle.) NON!!!

Une soudaine et violente lumière lui fait cligner les yeux. Le soleil entre à flots par la porte de la cabane où s'encadre la silhouette de PAUL-ÉMILE.

PAUL-ÉMILE

Allez debout là-dedans ! C'est dimanche !

25 - FERME DE PAUL-ÉMILE - EXT. - MATIN.

Torse nu, les deux hommes sont en train de faire leur toilette à l'abreuvoir en s'aspergeant et s'astiquant vigoureusement.

WILFRED

C'est pas la peine, j'irai pas, je te dis.

PAUL-ÉMILE

Ici tout le monde y va.

WILFRED

Moi, j'ai jamais rien fait comme tout le monde, je vais pas commencer ici. Et puis d'abord tu peux pas comprendre : (sentencieux) C'est philosophique. Passe-moi le savon.

PAUL-ÉMILE

Tout le village sera là. C'est pas tous les jours qu'il y a un étranger dans le coin. Surtout un Français. Tu représentes la France. Tu peux pas leur faire ça.

WILFRED

(Ébranlé) Ouais... Non ! C'est contre mes idées.

PAUL-ÉMILE

C'est pas tes idées qu'ils viennent voir.

WILFRED

(Têtu) Mes idées, c'est sacré. Même si je voulais, je pourrais pas. Je suis libre penseur. Et quand un libre penseur dit non, c'est non !

PAUL-ÉMILE

Pourtant, avoir le Curé de ton côté, lorsque je vais défendre l'idée que, pour un Français, le vin est sacré..

Une volée de cloches à plein régime.

26 - ÉGLISE/SECTION DES CLOCHES - INT. - JOUR

Le BEDO, un homme qui, en apparence, doit bien avoir 80 ans, est accroché à la corde qui fait tinter la cloche. Il la lâche et le son diminue rapidement.

27 - ÉGLISE - INT. - JOUR.

Monsieur LE CURÉ est, en chaire, un bon sourire étalé sur son visage.

LE CURÉ

Et bien entendu, je m'associe à tous les marguilliers, les paroissiens et nos malades dont nous déplorons l'absence en ce lieu, pour souhaiter la bienvenue à Monsieur Wilfred McEnroy, un nouveau paroissien qui nous vient des vieux pays.

La petite église est pleine à craquer. Les têtes se tournent vers WILFRED qui s'efforce de prendre une contenance digne et sourit un peu bêtement, faussement relax.

LE CURÉ

(Continuant) Sœur Marthe de la Rédemption a voulu souligner l'occasion en nous interprétant son plus beau cantique.. Plus près de Toi, mon Dieu..

Sur l'harmonium, SŒUR MARTHE plaque les premiers accords et attaque comme une kamikaze, d'une voix de fausset, la pieuse mélodie. Tout le monde se lève pour reprendre en chœur - sauf WILFRED, que PAUL-ÉMILE rappelle à l'ordre d'un vigoureux coup de coude. Complètement déphasé, il remue les lèvres dans une vaine tentative de "play back" pour faire croire qu'il chante avec les autres.. et s'évertue à se joindre au chœur avec quelques mesures de retard, si bien qu'il se retrouve seul à chanter le final, d'une profonde voix de basse, au milieu d'un silence

consterné.

28 - ÉGLISE - EXT. - JOUR.

Tout le village est rassemblé au pied des marches, autour de WILFRED. C'est l'attraction. Cette scène nous permet de découvrir les villageois. Ce sont des gens fiers, malgré leurs vêtements défraîchis, avec des figures rougeoyantes de santé, timides aussi... PAUL-ÉMILE se penche à l'oreille de WILFRED.

PAUL-ÉMILE

Les gens voudraient que tu leur dises quelque chose de français.

WILFRED

(Bas) Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

PAUL-ÉMILE

(Même jeu) N'importe quoi, vas-y !

WILFRED

(Grommelant) Ils veulent du français, ils vont en avoir ! (Il lève le bras pour obtenir le silence.) Esgourdez, les gars, ouvrez bien vos feuilles ! ... Pour le boniment j'suis plutôt toc... Je vois à vos tronches que vous gambergez pour savoir ce que je viens trafiquer dans le coin. Faut vous dire que dans mon pays après le passage des fridolins c'était un merdier pas possible... J'étais raide, à sec, dans la mouise, lessivé, fauché, sans un, quoi... Alors mon pote Paul-Emile y m'a affranchi qu'ici rapport à la croute et à l'oseille je serais peinarde... J'ai dit banco ! Je me suis tiré en loucedé, fissa, vite fait, et voilà le bonhomme ! Je trouve vot'pat'lin vachement chouette et vous avez tous l'air de bons zigues, même que je vous inviterais bien à vous rincer la dalle au pinard, mais y a seulement pas de troquet dans vot'foutu bled, bordel de merde !

Pendant ce discours la caméra se promène sur les visages qui expriment toute la gamme de l'étonnement, depuis la stupeur

jusqu'à l'air entendu de ceux qui font semblant de comprendre.
PAUL-ÉMILE, consterné, tire discrètement WILFRED par la manche.

PAUL-ÉMILE

Tu t'rends compte qu'y en a pas un seul qui comprend ce que tu dis ?

WILFRED

Traduis.

PAUL-ÉMILE

(Il s'éclaircit la voix.) Ben v'là. Y dit qu'yllé ben content d'aître icitte; apra toute lé éceuranteries qui cé passé dans sa country.. y voulâ vouaire ailleurs su a map.; asteure y vous trouve toutes ben correk, right ?

WILFRED ne comprend pas davantage le charabia de PAUL-ÉMILE.

WILFRED

J'ai dit ça moi ?

PAUL-ÉMILE

J'ai résumé.

WILFRED prend l'air bon enfant de celui qui a fait son "gros possible" et qui n'est pas récompensé à sa juste valeur. Il tire un trait.

WILFRED

(Gaullien) Vive Sainte-Rita-de-Rouquié !
Vive nous autres !

Les hourras et les exclamations fusent. On se fait toute une fête de l'arrivée du "nouveau".

29 - RUE DU VILLAGE - EXT. - JOUR.

WILFRED et PAUL-ÉMILE marchent au milieu de la rue "principale" (c'est vite dit : il n'y en a pas d'autres), suivis par une bande de gamins curieux qui observent de loin le "francâ". De chaque côté de la chaussée de terre s'alignent des maisons de planches et des bâtiments qui ressemblent à des hangars. PAUL-ÉMILE fait les honneurs des lieux.

PAUL-ÉMILE

Ça, c'est la banque, et pis l'infirmière. Par là, en continuant tout droit jusqu'au nouveau silo à grains, tu rejoins la grand-route qui va aux États-Unis.

WILFRED

Et après, y a rien ?

PAUL-ÉMILE

Si, y a les champs.

WILFRED

Et la boulangerie, on la voit pas ? Où elle est ?

PAUL-ÉMILE

Un peu plus loin, à la sortie du village.

30 - BOULANGERIE - EXT. - JOUR.

Une boulangerie abandonnée : c'est un petit bâtiment isolé, vieille maison qui aurait bien besoin d'être retapée. PAUL-ÉMILE fait signe à WILFRED.

PAUL-ÉMILE

Voilà, mon vieux !

WILFRED

Qu'est-ce que c'est ?

PAUL-ÉMILE

(Souriant) Ben quoi, t'as jamais vu une boulangerie ?

31 - BOULANGERIE - INT. - JOUR.

La porte cède sur un violent coup de boutoir de PAUL-ÉMILE qui, tout en se massant l'épaule, s'efface pour laisser entrer WILFRED. Il fait un pas en avant et regarde en silence les murs, le plafond.. La pièce est vide, vétuste, humide (de la lumière tombe du toit cassé partiellement). Le regard de WILFRED passe des rayonnages couverts de poussière au comptoir branlant, glisse sur un sac de

farine moisie oublié dans un coin, et suit la fuite de deux ou trois rats qui abandonnent le terrain en couinant.

PAUL-ÉMILE (Off)

Bien sûr, c'est un peu humide...

WILFRED

Ouais.

PAUL-ÉMILE

Elle avait été construite il y a une vingtaine d'années pour nourrir les travailleurs du chemin de fer qui passait dans le comté. Le boulanger de l'époque avait reçu l'aide du gouvernement, mais après que le train soit passé... (Il regarde le plafond) Monsieur le Curé a promis que ses paroissiens viendraient réparer le toit. (Retour sur lui, il a un sourire un peu brisé.) À part ça la boutique est restée intacte. Un petit ménage et elle sera comme neuve.

WILFRED

Ouais. Heureusement que j'ai pensé à ramener quelques accessoires de mon ancienne boulangerie.

Il se dirige vers le four, l'ouvre après l'avoir dégagé de ses toiles d'araignées, et inspecte soigneusement l'intérieur.

WILFRED

En tout cas le four a l'air bon.

PAUL-ÉMILE

(Soulagé) Ça, Monsieur le Curé l'avait dit...

WILFRED

Mais le pétrin ne marche pas. Y a l'électricité ? Parce que s'y a pas l'électricité, tu pourras dire à ton curé de venir pétrir lui-même, hein ?

32 - BOULANGERIE - INT. - JOUR.

WILFRED sort de l'arrière-boutique tenant un petit cadre qu'il place sur une étagère qui domine la boulangerie. Il s'agit d'une photographie de WILFRED et d'une jeune femme se tenant la main devant la mer. Ils sourient, visiblement heureux.

WILFRED

(S'adressant à la photo.) Tu aurais été bien ici, pas vrai ?

À l'évidence, nous sommes quelques semaines plus tard. L'endroit a été revampé et tout est en ordre. La boulangerie est complètement rénovée. Des bruits proviennent de l'extérieur. Le CURÉ, en tête de procession, flanqué de deux servants de messe, arrive avec pratiquement tous les habitants du village, visiblement tous heureux. WILFRED s'approche de la fenêtre puis se dirige vers la porte.

33 - BOULANGERIE - EXT. - JOUR.

LE CURÉ est recueilli, comme toute la foule à l'extérieur de la boulangerie. WILFRED s'est installé à l'intérieur du groupe.

LE CURÉ

Seigneur Jésus. Aide notre nouveau boulanger à poursuivre la mission que tu t'étais toi-même donné pendant ton passage parmi nous, soit de permettre à tous d'avoir leur pain quotidien. (Il retire le goupillon du bénitier que tient un des enfants de cœur et asperge la façade de la boulangerie.) In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.

TOUS

AMEN !

34 - BOULANGERIE - INT. - JOUR.

LE CURÉ s'avance, rayonnant, en regardant autour de lui. Tout le monde s'émerveille de parcourir une boutique qui a été artistiquement remise à neuf, les murs repeints, le comptoir astiqué. La vitrine étincelle. Il y a beaucoup de monde, dedans et même dehors. Toute la "haute gomme" du village est là. Des dames endimanchées se pâment devant les

étalages de gâteaux français.

LE CURÉ

(Les mains tendues) Ah, Monsieur McEnroy, vous avez fait des miracles !

WILFRED

Si je n'avais pas eu l'aide de vos paroissiens et la vôtre, je n'y serais jamais parvenu.

LE CURÉ

Prenez le mérite qui vous revient et laissez-moi vous dire ma joie de voir cette boulangerie renaître de ses cendres. Il nous fallait un homme comme vous dans la paroisse. C'est la Providence qui vous envoie, mon fils.

WILFRED

Je ne suis qu'un humble artisan, mon père.

LE CURÉ

Non, non. Nous avons tous les deux une mission à remplir. Vous faites lever la pâte, moi je fais lever les âmes. Je lisais justement ce matin dans l'Évangile le miracle accompli par Notre-Seigneur de la multiplication des pains. (Il se tourne avec une mine gourmande vers les rayonnages chargés de pâtisseries.) Vous, ce sont les gâteaux que vous... multipliez !

WILFRED

L'homme ne vit pas seulement de pain, Monsieur le Curé.

LE CURÉ

(Salivant) J'avoue que la tentation est grande...

WILFRED

Mais bien innocente. Laissez-vous tenter.

LE CURÉ

(Se servant) Ah ! Celui-là m'a l'air délicieux. On le goûte déjà des yeux... (Il

mord dedans) Hum.. C'est onctueux, c'est parfumé, ça fond dans la bouche... Comment appelez-vous ça, mon fils ?...

WILFRED

Un pet-de-nonne, Monsieur le Curé.

LA GROSSE DAME

(Minaudant) Et cette charmante petite chose, là ?

WILFRED

Un puits d'amour, Madame.

LA GROSSE DAME⁴

(Rougissante) Oh, Monsieur McEnroy ! (À sa voisine.) Ces Français, quelle imagination !

Dans un coin, JÉRÉMIE, le jeune instituteur dans la mi-vingtaine, péroré devant un petit groupe d'adolescentes qui se bourrent de brioches et de petits fours. En tant qu'"homme de culture", il s'efforce de parler avec un accent français "distingué", sans y parvenir tout à fait..

JÉRÉMIE

(Docte) La pâtisserie, Mesdemoiselles, est une des mamelles⁵ de la culture française. Demain nous étudierons en classe la recette des célèbres tartelettes amandines chantées par le grand poète Edmond Rostand dans son *Cyrano de Bergerac*.. (Il se lance.) *Battez, pour qu'ils soient mousseux, Quelques œufs ; Incorporez à leur mousse Un jus de cédrat choisi ; Versez-y Un bon lait d'amande douce ; ...*

Soudain un grand tintamarre provenant de l'extérieur. Les têtes se tournent. On se précipite à la porte pour regarder. WILFRED, intrigué, suit le mouvement.

Deux fourgons bâchés attelés chacun de quatre chevaux au galop passent à fond de train, dans le grincement des roues, le

⁴ Nous la reverrons plusieurs fois par la suite.

⁵ Plusieurs adolescentes rougissent au mot « mamelle ».

claquement des fouets et le martèlement des sabots. On a juste le temps d'apercevoir au milieu de la poussière les conducteurs, deux superbes gaillards qui font tourner leurs fouets avec des "Hiao !" sonores.

WILFRED

(Au curé) Qui c'est ?

LE CURÉ

(Avec une voix teintée de reconnaissance.)
Les frères Lévesque. Des exportateurs de produits régionaux bien de chez nous.

Il fait un grand signe de croix discret dans leur direction que WILFRED remarque.

LE CURÉ

Ce sont les principaux employeurs de la région. Je ne serais pas surpris qu'ils vous offrent d'exporter vos pâtisseries aux États-Unis.

WILFRED les regarde s'éloigner.

35 - CHAMP DERRIÈRE LA FERME - EXT. - JOUR.

L'épouvantail rafistolé, déjà vu dans une scène précédente, les bras en croix. Une série de détonations sèches. Le bras gauche de l'épouvantail tombe le long du corps, puis le droit.

PAUL-ÉMILE (off)

T'as pas perdu la main, on dirait..

WILFRED est en train de tirer avec une Winchester à répétition qui ressemble à un jouet entre ses mains. Il tire nonchalamment, presque sans viser, et fait mouche à chaque coup. La classe. PAUL-ÉMILE le regarde avec admiration.

WILFRED

Ça tire vite, c'est précis, mais ça manque de puissance. (Il lui rend l'arme.) Face à un fusil de guerre, ça ne fait pas le poids.

PAUL-ÉMILE

Pourtant ça a changé notre monde, ça !

WILFRED

Tu mets en face un Lebel qui descend un bonhomme à huit cents mètres, et tu verras les dégâts.

PAUL-ÉMILE

T'en as eu combien ? Vingt ? Trente ?

WILFRED

Je faisais pas de croix sur la crosse, si c'est ça que tu veux dire.

PAUL-ÉMILE se détourne, pensif, et reprend le chemin de la ferme en traînant la jambe. WILFRED remarque qu'il boite un peu plus fortement que d'habitude, mais il le suit sans rien dire. PAUL-ÉMILE se passe la main sur la cuisse avec une grimace.

PAUL-ÉMILE

C'est sûrement un gars comme toi qui m'a fait ça. Avec un fusil à lunette. (Il le regarde.) Il m'a ajusté comme un lapin. Sainte vache ! C'aurait pu être toi.

WILFRED

(Sinistre) Ouais. Une chance qu'on était du même bord. Moi, je t'aurais pas raté.

PAUL-ÉMILE lui lance un regard de côté, il rigole et lui envoie une bourrade.

PAUL-ÉMILE

Niaiseux, va ! Chaque fois que j'y pense, je recommence à boiter. C'est dans la tête que ça se passe. Les oreilles commencent à bourdonner. Pis tout de suite après j'ai un sacré mal à la jambe. (Il s'arrête pour se masser.) Aie !

WILFRED

Appuie-toi sur moi.

Ils repartent lentement, l'un soutenant l'autre, et à les voir comme ça à travers la prairie on a un moment l'illusion de deux soldats sur le champ de bataille.

PAUL-ÉMILE

Tu fais jamais de cauchemar ? Moi, c'est les attaques de nuit... Les obus qui pètent, les balles qui miaulent, et puis les fusées, les fusées surtout, rouges, bleues, vertes, oranges... Malgré tout... Maudit ! Que c'était beau.

WILFRED

Moi, j'avais un truc : Je me disais que c'était pas vrai, tu vois, complètement bidon... Je me disais : de quoi t'as peur, Wilfred ? C'est du chiqué, comme au théâtre... Alors je visais et je tirais, pan ! et le gars d'en face tombait, et puis il se relevait, à moins que ce soit un autre, et j'appuyais sur la détente, pan ! au suivant, et je m'en foutais complètement... Y a des moments dans la vie où il vaut mieux pas y croire, sinon tu deviens cinglé.

36 - ATELIER PAUL-ÉMILE - EXT./INT. - JOUR.



La main de PAUL-ÉMILE introduit une clé dans un gros cadenas et la tourne.

PAUL-ÉMILE dégage le cadenas et pousse la lourde porte de bois. Il entre, suivi par WILFRED.

WILFRED, en entrant, allume un cigare tout en parcourant du regard les lieux. Ses yeux s'arrondissent.

L'atelier : une pièce en planches nues. C'est le sanctuaire de PAUL-ÉMILE. Un paradis du bricoleur. Un établi, toutes sortes d'outils servant à la confection ou à la réparation de tout ce qu'on veut. Il y a même une petite forge. Mais... ce qui frappe immédiatement l'œil, ce sont les armes. Il y en a partout, accrochées aux murs, disposées

sur des râteliers. Une véritable armurerie de modèles anciens. Un musée.

WILFRED ôte le cigare de sa bouche et échappe une exclamation de surprise... d'admiration. PAUL-ÉMILE, qui vient de remettre la Winchester en place, se retourne, radieux. On sent qu'il savoure ce moment tant attendu où son ami WILFRED découvre son trésor.

Le silence de WILFRED est éloquent. Il est déjà en train de passer en revue, avec une mine gourmande d'amateur d'art, les panoplies où s'alignent les fusils à silex ou à broche, les carabines Springfield ou Winchester, les pistolets à chien, les révolvers à barillet - et même une antique "cucaracha" datant de la guerre du Mexique. Tandis qu'il se promène à travers "l'exposition", PAUL-ÉMILE fait le commentaire.

PAUL-ÉMILE

Ça, c'est le mousquet que mon ancêtre Paul-Emile Tremblay a amené de France. Paraît qu'il a servi dans la guerre avec les Anglais.

WILFRED

Magnifique !

PAUL-ÉMILE

Voilà le fusil pour la chasse à l'ours. Fallait attendre de voir la bête dans le blanc des yeux avant de lâcher le coup, sinon... Ils sont tous en état de marche, tu peux vérifier.

WILFRED décroche un révolver qu'il examine avec précaution.

WILFRED

C'est un Colt ?

PAUL-ÉMILE

Le modèle Frontière... Non, pas comme ça. Faut relever le chien à la main. (Il lui montre.)

WILFRED

Tu l'as essayé ?

PAUL-ÉMILE

Non. J'aime pas tirer... Non, ce que j'aime, c'est les démonter, les graisser, les astiquer... Quand je les touche, je me sens

bien.

WILFRED

Et ce machin-là ?

Il se penche sur un curieux engin posé sur l'établi. Une sorte de gros révolver avec un canon lourd et imposant, fixé dans un étau. Plusieurs pièces sont éparpillées autour.

PAUL-ÉMILE

Ah, ça c'est mon bébé, je le travaille pour m'amuser. J'ai pris un vieux fusil, j'ai scié le canon... je voudrais y adapter un chargeur, là, avec un ressort qui approvisionne automatiquement le magasin chaque fois qu'une cartouche est éjectée... Tu vois ?

WILFRED

(Intéressé) M-m-m..

PAUL-ÉMILE

T'appuies sur la détente et t'as vingt-cinq coups qui partent en rafale.

WILFRED

Ben mon vieux... c'est une mitrailleuse !

PAUL-ÉMILE

Oui, mais ça marche pas. (Tristement.) Le ressort est pas assez puissant.

WILFRED

Si t'utilisais le recul de la culasse, là, en mettant une tige ou un levier..

PAUL-ÉMILE

Faut voir... Viens, je vais te montrer quelque chose qui va te plaire.

PAUL-ÉMILE s'approche d'une armoire qui est fermée à l'aide d'un autre gros cadenas. Il l'ouvre. WILFRED est soufflé. Une imposante mitrailleuse sur son socle avec la rangée de balles en position.

WILFRED

(Ébahi) La Maschinengewehr 8⁶ !!!

PAUL-ÉMILE

Oui, la Maschinengewehr 8... la mitrailleuse allemande qui a bien failli nous avoir... 500 coups/minute. Ça te la coupe celle-là, hein ? (Après un silence où les deux hommes sont en admiration.) Avec ça, ton Lebel ne pouvait pas faire grand-chose contre ça, non ?

WILFRED

Il faut bien admettre que là...

Tellement absorbés, ils n'ont pas entendu la porte s'ouvrir. Une mince voix d'enfant s'élève.

MARC (off)

Pôpa !

Ils sursautent comme des gamins pris en faute. Aussitôt, PAUL-ÉMILE ferme l'armoire. Le petit MARC se tient sur le seuil, une canne à pêche à la main.

PAUL -EMILE

Qu'est-ce que tu veux ?

MARC

Mais papa..

PAUL-ÉMILE

Je t'ai dit cent fois de ne pas mettre les pieds ici. Va jouer ailleurs.

MARC

T'avais promis de m'amener à la pêche, pôpa.

PAUL-ÉMILE

J'ai pas le temps. Une autre fois.

MARC est prêt à fondre en larmes. Il renifle.

⁶ Acht.

MARC

T'avais promis...

WILFRED intervient pour dénouer la situation.

WILFRED

Tu vas pas pleurer ? Si ton papa veut bien,
je t'y emmène, à la pêche.

MARC

(Excité.) Tu veux bien, hein, pôpa ?

37 - LAC - EXT. - SOIR.

Le soleil est bas sur l'horizon et ses rayons obliques font miroiter la surface du lac, entre des pentes boisées.

WILFRED et le petit MARC sont assis côte à côte sur un embarcadère de bois où est amarrée une vieille barque. Ils pêchent dans un silence recueilli.

D'ailleurs, qui oserait troubler le calme immense de cette nature immuable, où le temps paraît s'être arrêté ?

Et voilà pourtant qu'un méchant bruit s'élève à la surface du lac, détruisant la sérénité du lieu. Un teuf-teuf légèrement crachotant... WILFRED lève la tête.

Sortant de l'ombre des arbres, à quelques dizaines de mètres, un bateau à moteur surgit et vient décrire une courbe devant l'embarcadère avant de mettre le cap sur le large. Lourdemment chargé de caisses de bois, il s'enfonce dans l'eau jusqu'au plat-bord.

WILFRED a tout le temps de détailler les deux bateliers. Ce sont les deux gaillards qu'il a vu passer sur leurs fourgons, à fond de train, devant la boulangerie. L'un, le barbu, est à la barre. L'autre se tient debout à l'avant, comme un commandant de bord sur sa passerelle. Au moment où le bateau passe devant WILFRED, il soulève élégamment son vaste chapeau. WILFRED lui rend la politesse.

WILFRED

(Au petit Marc) Qui c'est ceux-là ? Tu les connais ?

MARC

(Il fait non de la tête) Pôpa dit qu'il faut pas leur parler. Il dit que ce sont des méchants.

Il se serre contre WILFRED qui regarde la chaloupe s'éloigner.

38 - INT. BOULANGERIE - JOUR.

Cette fois la boutique est presque vide. Quelques pâtisseries défraîchies font tapisserie sur les rayons. De 3/4 dos derrière son comptoir, WILFRED est en train de servir une GROSSE DAME de la campagne qui regarde avec étonnement et méfiance ce drôle de pain long et mince qu'il vient de poser devant elle.

LA GROSSE DAME

Qu'est-ce que c'est ça ?

WILFRED

C'est une baguette. Une baguette parisienne.

LA GROSSE DAME

Je vous ai demandé du pain.

WILFRED

Mais c'est du pain, ça, Madame !

LA GROSSE DAME

(Elle tâte.) Il n'a pas voulu lever ?

Au fond, la porte s'ouvre devant un homme qui porte une petite caisse de bois. On le reconnaît tout de suite : c'est celui qui a si aimablement salué WILFRED sur le lac. Il salue cordialement la DAME qui émet un petit gloussement de plaisir.

ALFRED

(À Wilfred.) Je me présente : Alfred Lévesque. (Il lui tend une large pogne.) Content de vous connaître, Monsieur McEnroy.

Poignée de main. WILFRED fait la grimace. ALFRED pose la caisse sur le comptoir.

ALFRED

Un cadeau pour vous. Non. Vous me remercieriez plus tard. (Large sourire.) On trouvera bien un jour un petit service à vous demander, pas vrai ?

WILFRED a les yeux ronds.

ALFRED LÉVESQUE

(Parcourant la boutique des yeux) Dites donc, c'est bien chez vous ! C'est même très bien ! Très bien et très grand. Et par là c'est quoi ? Je peux regarder ? (Il passe dans l'arrière-boutique. On reste sur Wilfred, sidéré.) Ah oui, y a de la place ! (Il ressort.) Je parie que vous avez même une cave ? Non ? ... Ben tant pis. Vraiment, ça m'a fait rudement plaisir de faire votre connaissance, Monsieur McEnroy ! (Nouvelle poignée de main, il se dirige vers la porte, se retourne.) Ah ! Ce soir moi et mon frère Ulfrane on donne un party pour les amis. C'est dans la vieille grange sur la route de Rivière-Bleue. Vous êtes sur la liste des invités. Allez, à la revoyure !

Il sort. WILFRED hoche de la tête, remet sur l'étagère la baguette dédaignée par la GROSSE DAME, soupire, considère avec circonspection la caisse laissée sur le comptoir, et se décide à l'ouvrir.

À l'intérieur : un récipient en fer blanc qui ressemble à un bidon de lait.

WILFRED hausse les sourcils, ôte le couvercle, plonge prudemment un doigt dans le liquide, la porte à sa bouche... et une expression de vive surprise arrondit ses traits.

39 - BOULANGERIE - EXT. - SOIR.

La vieille guimbarde de BIG JOHN arrive en trombe, comme d'habitude, et se stationne devant la boulangerie. BIG JOHN active le klaxon. Plusieurs hommes sortent de la benne et tous se dirigent vers la boulangerie.

40 - BOULANGERIE - INT. - SOIR

Les hommes entrent et WILFRED sort de l'arrière-boutique portant son tablier plein de farine.

BIG JOHN

Mais qu'est-ce que vous faites ? Vous n'êtes pas prêt ?

WILFRED

Prêt ? Pourquoi ?

BIG JOHN

Alfred m'a dit que vous veniez au party !
(Wilfred ne semble pas comprendre.) Dépêchez-vous ! Il ne faut rien rater des partys d'Alfred. (Il se tourne vers les hommes et pointe le comptoir de présentation.) Prenez tout !

WILFRED prend un air circonspect qui s'efface lorsque BIG JOHN dépose sur le comptoir une liasse de billets qui, à voir l'épaisseur, est amplement suffisant pour couvrir l'achat.

BIG JOHN

On y va ?

WILFRED

(Après avoir jeté un coup d'œil à la liasse de billets.) Ça commence bien.

41 - "CLUB DES CÉLIBATAIRES" - EXT. - NUIT.

Une grande baraque en bois aux fenêtres illuminées. Quelques voitures à chevaux, deux ou trois automobiles sont garées devant, dont la guimbarde de BIG JOHN. Des bribes de musique de danse (accordéon) mélangée à des cris, à des rires, parviennent à l'extérieur. La caméra s'approche lentement de la fenêtre, dont la vitre est barbouillée d'une inscription en peinture blanche : " CLUB DES CÉLIBATAIRES ". Court travelling avant cadrant à travers la vitre la salle très enfumée et remplie de monde, des tables couvertes de chopes de bière, au fond sur des tréteaux trois musiciens qui massacrent un air populaire, et des hommes grands et forts, à l'allure de bûcherons, qui dansent entre eux. Il y a quelques femmes. On retrouve même la GROSSE DAME que nous avons vue précédemment, prise d'un fou rire. Au centre, debout, on reconnaît ALFRED LÉVESQUE, jovial, bouteille à la main, cigare aux lèvres, qui gesticule comme pour attirer l'attention de tous sur une table autour de laquelle un attroupement commence à se former...

42 - "CLUB DES CÉLIBATAIRES" - INT. - NUIT.

Une poignée de main. La caméra reste assez longtemps sur ce plan

pour que nous nous rendions compte qu'il ne s'agit pas d'une poignée de main ordinaire. Elle serait même plutôt crispée. Gros plan du visage de WILFRED qui se tord sous l'effort.

Gros plan du visage rubicond de son adversaire, ULFRAFE LÉVESQUE, le frère d'ALFRED, qui porte maintenant un chapeau de marin. Ce qui étonne, pour un frère blanc, c'est qu'il est noir. C'est BIG JOHN qui arbitre le match. Malgré l'effort, les deux hommes réussissent à se sourire. Ce qui nous permet de découvrir la rangée menaçante de dents très blanches d'ULFRANE.

Plan large des deux « combattants » qui s'affrontent dans une sorte de "bras de fer", mais qui se joue debout, chacun devant chercher à déséquilibrer l'adversaire à la seule force du poignet. Un cercle de supporters pousse des cris d'encouragement qui vont soit à ULFRANE, soit au nouveau, lequel en a bien besoin, car son adversaire est un grand costaud de plus de six pieds à la puissante musculature.

Mais WILFRED donne tout ce qu'il a, et, ma foi, ne s'en tire pas trop mal. JÉRÉMIE, le petit instituteur, est un de ses plus chauds partisans et sautille autour de lui en l'encourageant de la voix et du geste.

JÉRÉMIE

(Fébrile) Allez, Monsieur McEnroy, allez, allez... Vous le tenez !

BIG JOHN

(En aparté) De toute façon, c'est pour Big John. Le frança, il fait pas le poids.

JÉRÉMIE

Mais ça veut rien dire, ça ! Ça veut rien dire.

UN VOISIN

Quoi, ça veut rien dire ? Big John, c'est le plus fort.

JÉRÉMIE

C'est pas une question de force... C'est la tête qui compte. (Mimant le combat.) C'est ça, Monsieur McEnroy, feintez-le maintenant, feintez-le !

Mais WILFRED n'est pas tellement en mesure de "feinter". Les veines gonflées et transpirant sous l'effort, il fait ce qu'il peut pour "tenir" devant la poussée irrésistible du costaud. C'est alors qu'il se produit dans le fond de la pièce quelque chose qui fait sensation et provoque un mouvement de foule. Les têtes se tournent vers la porte d'entrée, tandis que fusent de joyeuses exclamations.

Instinctivement WILFRED fait comme les autres... et écarquille les yeux.

DEUX RELIGIEUSES en cornette viennent de faire leur entrée et répondent aux bravos et aux sifflets en agitant le bras.



Retour sur WILFRED, "cueilli" par l'incongruité du spectacle. Son adversaire en profite pour le déséquilibrer, et, d'une poussée magistrale, l'envoie valdinguer en arrière droit sur le pauvre JÉRÉMIE qui s'effondre sous le poids, et tous les deux s'écroulent sur une table qui se désintègre instantanément !

Gros plan d'une des deux religieuses (SŒUR CORINNE) qui éclate de rire. Elle est exceptionnellement jolie. Elle est près du bar et a soulevé sa soutane qui cachait des bouteilles d'alcool⁷.

Mine furieuse et déconfite de WILFRED à qui son adversaire, magnanime, tend une main secourable. On le relève, on lui donne en riant de grandes tapes dans le dos, on le congratule. Visiblement, il vient de passer avec succès l'épreuve d'initiation. ALFRED se plante devant lui, les pouces dans les poches de son gilet, et dit sobrement :

ALFRED

Bravo mon gars ! (Il lève les bras pour réclamer le silence) Mesdames... Messieurs... notre club compte un nouveau membre... mon ami Wilfred McEnroy ! (Il lui tend la main.) Congratulations ! Et j'offre ma tournée. Whisky pour tout le monde !

Exclamations, hourras...

... tandis que les trois musiciens attaquent avec plus d'enthousiasme que de brio les premières mesures de La Madelon...

Un moment plus tard : le petit orchestre joue maintenant un air folklorique très rythmé. Pano-travelling sur la salle en liesse. La nouvelle attraction, c'est ULFRANE qui a posé un verre sur son front

⁷ <https://www.pinterest.ca/vloebel/1920s-prohibition-law-enforcement/>

et danse la tête renversée. ALFRED, assis à une table de poker, abat un full aux as et ramène devant lui une pile de pièces et de billets. BIG JOHN écluse d'un trait une pinte de stout, bruyamment encouragé par une bande de soûlards. On arrive sur une table un peu à l'écart de cette bruyante agitation. WILFRED y est attablé en face de JÉRÉMIE qui tourne le dos à la salle. Le petit instituteur, en veine de confidences, se penche vers WILFRED en remplissant son verre de champagne (ledit "champagne" doit être une affreuse bibine, on le devine aux grimaces du Français.).

JÉRÉMIE

Entre nous, Monsieur McEnroy, les gens d'ici sont un peu bornés. Ils ne s'intéressent guère aux choses de l'esprit.

ULFRANE perd l'équilibre et renverse son verre sur un joueur de poker qui saute sur ses pieds en jurant. JÉRÉMIE hoche tristement la tête. Il est légèrement parti et parle avec un air de gravité exagérée.

JÉRÉMIE

L'instruction a encore des progrès à faire dans ce pays... Tandis que vous, Monsieur McEnroy... Un Français de France ! (Lyrique) "France, mère des arts, des armes et des lois", comme dit le poète...

WILFRED l'écoute d'une oreille distraite, l'attention attirée... par une table à l'autre bout de la salle où les deux religieuses sont assises. SŒUR CORINNE lui fait face. Elle bavarde avec sa voisine (appelons-la SŒUR MARIE) et rit en fixant WILFRED sans détour.

JÉRÉMIE

(Continuant) Ah, la poésie. Ah, mon cher McEnroy, vous ne savez pas ce que ça représente pour moi. C'est mon violon d'Ingres, mon jardin secret... J'avoue qu'il m'arrive moi-même de taquiner la muse...

Retour sur WILFRED qui arrête de regarder SŒUR CORINNE pour se concentrer sur les propos de JÉRÉMIE.

JÉRÉMIE

Vous qui êtes un homme de culture, quel est votre poète préféré ?

WILFRED

(Ramené à la réalité) Hein ?

JÉRÉMIE

Moi, c'est Baudelaire... Vous connaissez L'Albatros ? Je ne veux pas me comparer, modeste rossignol, à cet oiseau des tempêtes..., non, mais parfois... (Il lève les yeux au ciel.) "Parfois pour s'amuser les hommes d'équipage..."

On le laisse à sa déclamation qui se perd dans le brouhaha et on retourne avec WILFRED sur les deux religieuses qui se parlent à l'oreille en gloussant comme des écolières. SEUR MARIE se lève et s'en va dire quelque chose aux musiciens.

JÉRÉMIE s'interrompt, extatique, tandis que l'orchestre entame une valse-musette.

JÉRÉMIE

Les Fleurs du mal. Cimonak ! C'est sacrament beau ! (Il se penche vers Wilfred.) Dites. Vous en auriez pas des fois amené quelques exemplaires ?

WILFRED

Ah non.

JÉRÉMIE

(À voix basse) Ah... Parce que faut que je vous explique : y a des livres qui sont interdits chez nous. Alors si vous aviez pu me les procurer, discrètement bien sûr... (Il cligne de l'œil.)

WILFRED

(Hilare) Des bouquins cochons ?

JÉRÉMIE

(Consterné) Oh, Monsieur McEnroy ! Je me suis mal fait comprendre. Je vous parle de Voltaire... Flaubert... Victor Hugo.

WILFRED

(Dérouté) Victor Hugo !?

SŒUR MARIE (off)

Monsieur l'instituteur ?

WILFRED lève les yeux sur la jeune religieuse qui se tient à côté de JÉRÉMIE, les yeux modestement baissés.

SŒUR MARIE

On s'en va danser un peu ? Je suis en train de m'engourdir.

JÉRÉMIE

(Rougissant) Moi !? Mais, je ne sais pas.

SŒUR MARIE

(Minaudant) Oh, Monsieur Jérémie, vous qui savez tout...

Elle lui prend d'autorité la main et l'entraîne. WILFRED suit ce singulier couple des yeux. Mais il n'est pas au bout de son étonnement...

SŒUR CORINNE s'approche en marchant comme si elle flottait et s'assied sans façon à la place de JÉRÉMIE avec un léger sourire aux lèvres.

SŒUR CORINNE

Alors, Monsieur le français, on se plaît dans son nouveau pays ?

WILFRED

(Interloqué) Mais oui, ma sœur. (Elle rit.) Ai-je dit quelque chose de drôle ?

SŒUR CORINNE

Non, non, pas du tout. (Elle tourne un peu la tête et le regarde du coin de l'œil.) Vous êtes mignon. Vous êtes encore plus mignon de près que de loin.

WILFRED

Merci.

SŒUR CORINNE

(Dévotement) Remerciez le Seigneur. Nous sommes tous heureux de vous avoir chez nous, Monsieur McEnroy. Je suis très contente que vous soyez là.. (Elle fait signe à un jeune

gars derrière elle.) Deux whiskys, Max. Du vrai, t'as compris ? (Elle pose ses coudes sur la table et le menton sur ses doigts croisés.) Dites-moi, qu'est-ce que vous faites en dehors de la boulangerie ?

WILFRED

Oh, euh... Je vais à la pêche. Je m'occupe.

SŒUR CORINNE

(Haussant un sourcil) Pas de femmes ?

WILFRED

Qu'est-ce que c'est ? Une confession ?

SŒUR CORINNE

(Souriant et baissant les yeux.) Pourquoi pas ? Je suis sûr que vous me feriez rougir.

WILFRED

(Pince-sans-rire) Ça ne devrait pas être trop difficile.

MAX apporte les boissons demandées. Elle saisit les verres au vol, en pose un devant WILFRED et porte aussitôt le sien à ses lèvres.

SŒUR CORINNE

(Sa voix se fait taquine.) Eh bien... En parlant de pêche à la ligne... J'aime bien y aller, moi aussi. À la pêche aux pêcheurs, of course. J'espère que vous ne vous méprenez pas... (Wilfred émet un grognement dubitatif.) J'aime taquiner le poisson. Sentir si c'est du gros ou du menu fretin. (Elle sort un paquet de cigarettes.) Trouver le moyen de l'accrocher.

Elle se carre dans sa chaise, le dos contre le dossier.

WILFRED

J'ai déjà été accroché... trop fort à mon avis. Impossible de raccrocher à nouveau.

SŒUR CORINNE

(Elle tapote une cigarette contre le paquet,

souriante, le regard en coin). C'est ce que disent tous les poissons. Vous savez, c'est une question d'appât.

WILFRED

Vous avez trouvé pour moi ?

SŒUR CORINNE

(Elle met la cigarette à sa bouche) Je crois savoir. (Elle se penche pour qu'il puisse la lui allumer avec son briquet. Se retient un peu devant la flamme du briquet de Wilfred) Ça ne marchera pas avec du sucre. Vous êtes un jeune brochet. Il vous faut quelque chose de bien frétilant. (Elle aspire une bouffée.) Alors ?

WILFRED

Eh bien, euh... Je ne vous ai jamais vu pocher. (Avec un hochement de tête.) Vous avez la technique, mais, euh... je ne sais pas si vous savez ferrer.

SŒUR CORINNE

(Souriante, amusée) Ça dépend de l'appétit du poisson. En général je les laisse mordre jusqu'au fond.

ALFRED surgit derrière elle et lui pose familièrement la main sur l'épaule.

ALFRED

Faites attention, Monsieur McEnroy. Vous laissez pas charrier par ma petite sœur Corinne.

WILFRED

(Incrédule) Votre sœur ?

ALFRED

La seule et unique. Y en a pas deux comme elle. C'est une bonne p'tite fille, hein. (À Corinne.) Tu y as parlé pour le business ?

SŒUR CORINNE

Ya un temps pour tout, Alfred. Et ce n'est pas encore ce temps-là.

ALFRED⁸

(Battant en retraite.) O.K., O.K. (À Wilfred.) Je reviendrai vous voir, Monsieur McEnroy, j'espère qu'on conclura l'affaire.

Un temps. Sans quitter WILFRED des yeux, SŒUR CORINNE prend son verre et le porte lentement à ses lèvres.

WILFRED

Quelle affaire ? Ça a rapport avec l'alcool? (Elle repose son verre sur la table, visiblement désarçonnée par sa perspicacité.) C'est pour cela que vous essayez de me faire le coup ?

SŒUR CORINNE

(Contrariée) C'est mon frère. C'est son initiative. Il a un deal à vous proposer.

WILFRED

Je comprends pas.

SŒUR CORINNE

Mon frère est bootlegger. Il fait la contrebande avec les États-Unis. Il lui faut un endroit sûr pour cacher la marchandise.

WILFRED

La boulangerie.

SŒUR CORINNE

Il voudrait s'en servir d'entrepôt.

WILFRED

Contre un peu de fric ?

⁸ Autre dialogue possible : Alfred : *Vous jouez au poker Wilfred ?* - Wilfred : *Non. Je ne sais pas jouer.* - Alfred : *Faudra apprendre. Je suis ami qu'avec des gens qui savent perdre au poker.* (Il rit et s'en va.)

SŒUR CORINNE

Naturellement. Vous seriez dépositaire de la boisson. Vous pourriez en vendre à votre compte. En parlant affaires... on m'a dit que les vôtres ne marchaient pas très bien...

WILFRED

(Levant la main) Attendez. (Se rapprochant d'elle en s'appuyant sur la table.) Qu'est-ce que vous avez à voir avec ce trafic ?

SŒUR CORINNE

(Elle lui sourit) Tout. Avec le temps, vous comprendrez qu'ici, on s'est organisé pour survivre... et bien survivre.

WILFRED

Dans cette tenue ?

SŒUR CORINNE

Les douaniers ne sont pas comme vous. Avec eux, j'ai beaucoup de succès.

WILFRED

Vous êtes pas plus religieuse que moi, hein ?

Souriante, un rien provocante, elle retire sa coiffe et ses longs cheveux noirs lui tombent sur les épaules.

CORINNE

(D'un air de défi) Qu'est-ce que vous croyez ?

Un temps. Il la regarde en silence, comme s'il essayait de l'évaluer, et elle soutient directement son regard. Il a un petit rire et se lève.

WILFRED

Bon... On en reparlera... Le seul ennui, c'est que maintenant...

CORINNE

(Sans tourner la tête) Oui. Je vous intéresse beaucoup moins depuis que je ne suis plus religieuse.

Elle se lève à son tour. Il se rapproche d'elle. Deux consommateurs avinés passent derrière eux. Le second la bouscule involontairement et l'envoie contre WILFRED, qui la retient par le bras.

WILFRED

Je n'ai pas voulu dire ça !

Il lui lâche le bras et s'efface pour la laisser partir. Elle se retourne.

CORINNE

Dimanche, je vais faire un tour du côté de la frontière. Si le cœur vous en dit... (Elle désigne son habit, les yeux baissés.) Mais je vous préviens, je ne serai plus en tenue. Bye !

WILFRED reste seul. Il porte la main au lobe de son oreille en la regardant s'éloigner. Autour de lui, le vacarme de la salle se fait plus présent, chocs de verres, cris d'ivrognes, tintamarre de l'orchestre... Un chœur se fait entendre off, WILFRED tourne la tête. Une chorale improvisée est groupée au pied des musiciens. Au milieu d'une bande de buveurs qui brandissent joyeusement leurs verres, SEUR MARIE, debout sur une table, rouge, décoiffée, la robe relevée, chante face à nous une chanson à boire pimentée d'allusions grivoises et anticléricales, et dont le refrain est repris une octave au-dessous par les voix avinées du chœur.

FONDU.

GÉNÉRIQUE DE FIN DE L'ÉPISODE 1